



Le rêve champêtre de Voltaire dans ses lettres à Madame du Deffand

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 NOVEMBRE 2009

Authentique Parisien de souche dans une France aux goûts peu bucoliques, où la province est synonyme d'ennui, voire de relégation quand le gouvernement veut sévir, Voltaire semblait prédisposé à passer sa vie dans les salons et les milieux littéraires de la capitale. Les événements, et la vivacité de son caractère, en disposeront autrement.

Après l'exil en Angleterre, son premier long séjour loin de Paris est l'installation à Cirey, en terre lorraine. Voltaire ne s'y découvre pas une âme rustique. Il vit au château de Monsieur et Madame du Châtelet en qualité d'amant attitré de la « belle Émilie » et y fait même construire une aile supplémentaire, mais les journées se passent à l'intérieur, la châtelaine étant férue de science et d'expérimentations. On y lit la Bible pour la décortiquer et en faire la critique. On y reçoit beaucoup d'amis et d'attachés à la cour de Lorraine. L'agriculture locale n'intéresse guère ces privilégiés dont le regard est tourné vers Paris, et vers le monde qu'il résume. La mort précoce de Madame du Châtelet force Voltaire à reprendre ses pérégrinations, toujours à la recherche d'un établissement qui le mette à l'abri de la méfiance des autorités et des ennuis administratifs.

L'épisode de Potsdam s'achève dans la désillusion, puis dans la fuite. Un arrêt à Colmar lui permet de souffler, mais il constate qu'on y parle allemand et que la vie intellectuelle n'y est pas fort brillante. L'installation à Genève, aux Délices, lui apportera la stabilité souhaitée et la proximité d'une ville qui brille par ses éditeurs, ses libraires et par la qualité de ses médecins, argument de poids pour

un écrivain égrotant. La propriété de la maison se doublant de celle de quelques terres, le nouveau propriétaire commence à s'intéresser à leur valeur et à leur exploitation. Malheureusement, les rapports de Voltaire avec le milieu genevois ne tardent pas à se brouiller, l'écrivain ayant le mauvais esprit de se mêler de politique locale tout en professant des idées peu conformes à celles qui règnent dans la Rome protestante.

Le 5 novembre 1756, alors qu'il reprend sa correspondance avec Madame du Deffand après son installation aux Délices, il n'est pas encore question de campagne, mais seulement de retraite. Voltaire se dit détaché de Paris, où seule la présence de son amie pourrait l'attirer. « Vous êtes faite pour la société ; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous... Il vous fallait absolument Paris ; vous auriez péri de chagrin à la campagne, et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis... soyez sûre que le bord du lac Léman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée. »

L'installation, en novembre 1758, à Ferney, situé en territoire français, à courte distance de celui de la cité-république, va changer les données du problème. Voltaire est devenu un seigneur, et bientôt un châtelain, qui va assumer à la fois les privilèges et les obligations de son état. Ce statut lui a été reconnu par un acte officiel. Après ses longues errances à l'étranger et en province, il se sent enfin vraiment libre, capable d'organiser sa vie autour d'un grand projet philosophique tout en consacrant une partie de son temps à la gestion de ses biens et à leur développement. Il en fait part à sa correspondante le 27 décembre 1758 dans une lettre encore écrite aux Délices. Elle est suscitée par la mort de leur ami commun Formont et l'idée de la mort y prévaut. L'auteur s'y réfère pour expliquer son long silence : « Je ne vous écris presque jamais, madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura ; mais du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous comme si je vous voyais tous les jours... Je ne vous reverrai jamais, madame ; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite ; j'ai agrandi mon sépulcre. »

Et il signe « le suisse Voltaire », tout comme il écrit le même jour à Madame du Bocage : « conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes ». Les montagnes et le lac sont encore les lieux de l'imaginaire où il aime se situer.

Il semble bien qu'il ait attendu 1759 pour devenir, dans sa correspondance, le « Voltaire laboureur » qu'évoque son savant biographe René Pomeau. Et c'est encore dans une lettre à Madame du Deffand, écrite aux Délices le 12 janvier, et qui s'ouvre sur un poème dédié à Formont, l'ami disparu. Le ton est d'abord celui de la tristesse et du déclin : « Les fleurs que je jette, madame, sur le tombeau de notre ami Formont sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va, l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison ? » mais ce ton va changer dès le moment où il réfléchit à sa situation présente : « Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite ; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire ; il me serait mortel ; il faut que chacun reste dans son élément... Vous avez voulu essayer de la campagne ; mais elle ne vous convenait pas... Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Genevois... Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre. »

L'allusion à l'abondance de ses richesses matérielles associée à son travail philosophique en dit long sur l'état euphorique où le plonge la redécouverte de la liberté. Cette période pourrait bien avoir été la plus heureuse de sa vie. Ce sentiment de plénitude l'emporte même, momentanément, sur les réalisations littéraires.

Quand Voltaire évoque un semoir, il ne s'agit nullement d'un symbole. Deux témoignages au moins nous montrent très concrètement la place que l'agriculture avait prise dans la vie quotidienne du philosophe-laboureur. Ainsi, à la fin de 1758, un de ses admirateurs, le savant jésuite italien Saverio Bettinelli vient lui présenter ses respects aux Délices et s'avoue fort surpris d'entendre Voltaire s'écrier : « Quoi ! un Italien, un jésuite, un Botticelli ! C'est trop d'honneur pour ma cabane. Je ne suis qu'un paysan, comme vous voyez, ajouta-t-il en me montrant son bâton qui avait un hoyau à l'un des bouts et une serpette à l'autre ; c'est avec ces outils que je sème on blé, comme ma salade, grain à grain, mais ma récolte est plus abondante que celle que je sème dans les livres pour le bien de l'humanité. »

En 1773 le professeur suédois de physique J.-J. Bjoernsthal constatera en arrivant à Ferney que son hôte s'est réservé auprès de son château un champ désigné comme « le champ de M. de Voltaire », qu'il entretient de ses propres mains, à l'instar de l'empereur de Chine. Mais Voltaire mettra quelque temps à faire entrer cette image agreste dans ses confidences écrites. Les codes épistolaires de l'époque ne favorisaient pas ce genre de libertés.

Le 17 septembre 1759, il reprend le même argument sur le mode poétique : « Je me suis avisé de devenir un être entièrement libre. J'ai joint à mon petit ermitage des Délices des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilège de ne dépendre de personne... j'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien. J'ai fait dans un autre une salle de comédie, j'ai trouvé de bons acteurs et malgré tout cela je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être journellement et utilement occupé. Je vois que tous les poètes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale, que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. » Voltaire est rarement allé aussi loin dans ses ferveurs bucoliques.

La marquise a dû en être fort surprise, voire même choquée. Aussi lui répond-elle deux semaines plus tard, le 1^{er} octobre 1759, sur un ton sarcastique qui dépoétise l'enthousiasme de l'agriculteur heureux : « Je conçois le goût que vous avez pour les soins domestiques, il y a du plaisir à voir croître ses choux. Est-ce que la basse-cour ne vous occupe pas ? Je l'aimerais. Mais en voilà assez, il ne faut pas mettre votre patience à bout. »

Voltaire, dans sa réponse du 13 octobre, élude la perfide question posée par son amie. Il lui expose, au contraire, ses grandes idées sur l'histoire universelle et trace un bilan très négatif de l'état de la culture contemporaine en France. Comme il expose à la marquise sa conception de la lecture, celle-ci lui répond le 28 octobre en traitant cette matière en termes très personnels, mais passe avec désinvolture à un sujet plus matériel : « N'avez-vous pas eu envie, monsieur, d'acheter une terre en Lorraine ? » Voltaire s'en explique dans une lettre du 3 décembre. Il évoque l'hostilité qui règne à son égard dans l'entourage du roi Stanislas et vante la liberté dont il jouit « dans (son) enceinte des Alpes et du mont Jura. Il concède pourtant avec courtoisie que les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent,

les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts ne valent pas un moment de votre conversation ». Le compliment est trop hyperbolique pour être pris au sérieux.

Lorsque, le 18 février 1760, Voltaire reprend sa correspondance avec la marquise, c'est pour parler de l'ennui dont elle fait souvent état et pour lui opposer ses doubles activités d'agriculteur et de penseur : « Vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis. Moi j'ai ma charrue et des livres anglais. » On ne peut être plus clair.

Madame du Deffand attend avidement l'envoi des publications récentes de l'écrivain et elle se vexe du retard qu'il met à la satisfaire. « Envoyez-moi quelques articles de votre *Dictionnaire*, je vous le demande à deux genoux; ayez soin de mon amusement... souvenez-vous que je suis votre plus vieille connaissance », lui écrit-elle le 24 mars. Avec un brin d'agacement, il lui répond le 12 avril qu'il manque de temps pour lui faire tenir un de « ces bagages dont vous daignez vous amuser un instant... J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines ; je me suis enterré dans mon imagination; ensuite sont venus les ouvrages de campagne, et puis la fièvre ».

Au cours de l'abondant échange de correspondance de l'année 1760, Voltaire est très soucieux de la véritable persécution sont victimes ses amis et lui-même. Il se sent trahi par certains amis, dont la marquise elle-même. Le bruit de sa mort ayant couru, elle dit se réjouir de le savoir vivant. Il l'en remercie le 25 avril tout en ayant soin d'ajouter : « Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre. Les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtiments, les jardins m'occupent le matin ; l'après-dinée est pour l'étude, et après souper on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie... dans le fond, je suis un bon homme, mes curés, mes vassaux, mes voisins sont très contents de moi. »

Le châtelain de Ferney se sent heureux, même si la reine de France le tient pour un impie, et il peut conclure cette lettre en bon philosophe : « Il ne s'agit après tout que de finir doucement sa carrière. »

L'agitation créée par la comédie cruellement satirique *Les Philosophes* viendra bientôt dissiper ce climat serein. Voltaire se sent visé en sa qualité de chef d'un *parti* persécuté par le pouvoir et il n'hésite pas à se servir de ce terme

compromettant. Cette prise de position va radicalement à l'encontre du point de vue de la marquise. Elle n'aime pas les *philosophes* et elle blâme Voltaire qu'elle voudrait voir renoncer à un engagement qui heurte ses principes. L'image du Voltaire agriculteur heureux n'est plus de mise et on sent les deux correspondants au bord d'une rupture. Mais ils ont vraiment trop besoin l'un de l'autre pour en arriver là et ils décident de faire la paix sans pour autant se dédire. « Je vous aime beaucoup », écrit la marquise le 25 juillet 1760, « parce que personne en vérité ne me plaît autant que vous ».

Voltaire se sent débordé par ses nombreuses activités, et il s'en plaint dans une lettre du 10 octobre 1760 où il évoque son cher petit théâtre : « Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une église et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là et que pour m'achever de peindre il faut finir l'Histoire de Pierre le Grand, et que j'ai dix à douze lettres à écrire par jour, tout cela fait que vous devez me pardonner, madame, si je ne vous écris pas aussi souvent que je le voudrais... J'aime passionnément votre esprit. »

Deux semaines plus tard, le 27 octobre, il revient sur le même thème : « Je veux vous écrire; j'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une église et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui visite ses champs n'est pas un homme oisif. » Tout en dénonçant la barbarie qui lui semble envahir la France, il se détache du monde : « Je vais voir mes greniers et mes granges... et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin. J'ai fait pourtant d'assez bon vin, et beaucoup; je parie, madame, que vous ne vous en souciez guère. Voilà comme l'on est à Paris. »

Madame du Deffand ayant affirmé (dans une lettre perdue) ne pas avoir un moment de libre, Voltaire lui rétorque aussitôt, le 15 janvier 1761 : « Il vous appartient bien de parler ainsi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jésuites et les jansénistes ; frappant à droite et à gauche sur saint Ignace et sur Calvin. » Il n'est pas indifférent que les responsabilités du patron local qu'il est devenu soient mentionnées en tête de ce passage. Il y reviendra un peu plus loin, en généralisant le propos : « Vous ne savez pas, Madame, ce que c'est que le plaisir de gouverner des terres un peu étendues ; vous ne connaissez pas la vie libre et patriarcale; c'est une espèce d'existence nouvelle. »

Dans une lettre du 22 juillet 1761 Voltaire résume sa conception de l'existence : « Je joue avec la vie, Madame, elle n'est bonne qu'à cela. » Les lettres de 1761 tendent de plus en plus à contenir des vues philosophiques formulées sur un ton apodictique : « La mort n'est rien du tout. L'idée seule en est triste; n'y songeons donc jamais et vivons au jour la journée » (18 novembre 1761). Il s'empresse d'ailleurs de préciser le mode d'emploi de cette philosophie : « J'ai une douzaine de fardeaux à porter ; je me suis imposé tous ces travaux pour n'avoir pas un instant désœuvré et triste. Je crois que c'est un secret infaillible. » On le voit, l'enthousiasme du propriétaire rural est retombé. Ses activités sont devenues des fardeaux. Du moins se les est-il librement imposés.

Petit à petit la correspondance s'espace entre Voltaire et la marquise. L'écrivain lui recommande d'essayer de supporter la vie (19 août 1763) ; elle lui oppose sa conviction que le seul bonheur serait de n'être pas né (16 mai 1764). Peut-être le climat joue-t-il un rôle dans cette évolution, car Voltaire se plaint à plusieurs reprises du froid de l'hiver à Ferney. Le 7 mars 1764 il dit ne pas comprendre que Madame du Deffand puisse s'ennuyer à Paris : « Je voudrais vous amuser davantage, et plus souvent. Mais songez que vous êtes dans le tourbillon de Paris et que je suis au milieu de quatre rangs de montagnes couvertes de neige. Les jésuites, les remontrances, les réquisitions, l'histoire du jour servent à vous distraire, et moi je suis dans la Sibérie. »

Il faut attendre le 22 mai 1764 pour voir le thème repris, après une surprenante introduction où la pensée du philosophe semble attirée par un déterminisme rigoureux (« nous ne sommes pas plus maîtres de nos idées que de la circulation des veines dans notre sang »). En finale, il s'excuse de la rareté de ses lettres : « J'écris rarement parce que je suis agriculteur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-là, c'est pourtant celui de nos pères. »

Les considérations ultérieures tournent autour de l'actualité, inquiétante pour lui et pour les « philosophes », et de l'état de la culture. Dans une lettre du 22 avril 1765, il reprend sa plainte à propos du climat : « Le fait est que je suis dans un climat singulier qui ne ressemble à rien de ce que vous avez vu. Il y a dans une vaste enceinte de quatre-vingt lieues un horizon bordé de montagnes couvertes d'une neige éternelle. Il part quelquefois de cet Olympe de neige un vent terrible qui aveugle les hommes et les animaux. Mes yeux ont été deux ulcères pendant

près de deux ans. Une bonne femme m'a guéri à peu près, mais quand je m'expose à ce maudit vent, adieu la vue. »

Il revient sur ce thème le 6 novembre 1765 en parlant des « fluxions horribles qui (lui) ôtent la vue dès que la neige est au dessus de nos montagnes ». Deux semaines plus tard, son moral est remonté et c'est avec le sourire qu'il écrit à la marquise: « Je m'occupe à bâtir et à planter, comme si j'étais jeune; chacun a ses illusions. »

Le thème que l'on pourrait qualifier de « constructiviste » n'apparaît plus dans la correspondance de 1766 et ne resurgit que le 18 mai 1767 pour célébrer le retour du beau temps. « Je renais au printemps, et je passe de la Sibérie à Naples sans changer de lieu. » Voltaire ne recule pas devant certains excès rhétoriques quand il s'agit d'impressionner sa correspondante. Il en est parfaitement conscient, puisqu'il écrit, quelques lignes plus loin : « Quand je vous dis que j'enrage, c'est un peu exagérer; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. » Madame du Deffand le savait depuis longtemps.

La plainte du laboureur victime d'un climat pénible et voué à la solitude reparait dans une lettre du 30 mars 1768 où elle justifie le départ de Madame Denis pour Paris : « Il lui fallait des fêtes continuelles pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts, qui de l'aveu des Russes sont pires que la Sibérie pendant cinq mois de l'année. On voit de sa fenêtre trente lieues de pays, mais ce sont trente lieues de montagnes de neiges et de précipices. C'est Naples en été, et la Laponie en hiver. » L'été n'apaise pas sa mauvaise humeur, comme le prouve une lettre du 13 juillet 1768 : « Je suis un solitaire, un cultivateur enterré dans un pays barbare. Beaucoup d'hommes à Paris ressemblent à des singes. Ici ils sont des ours. J'évite autant que je peux les uns et les autres. » Deux semaines plus tard, le 30 juillet 1768, il parle plus sereinement de ses doubles activités : « Je ne fais rien que mes moissons et le *Siècle de Louis XIV*, que je pousse jusqu'à 1764. »

L'hiver de 1768-1769 l'incite à une réflexion générale sur son choix de vie : « Je m'applaudis tous les jours de m'être retiré à la campagne depuis quinze ans. Heureux qui jouit agréablement du monde, plus heureux qui s'en moque et qui le fuit » (20 janvier 1769). Voltaire prend conscience progressivement de la transformation de son rôle. Il vient de lire le poème de Saint-Lambert *Les Saisons* et il confie à Madame du Deffand le 8 mars 1769, alors que les neiges commencent

à fondre : « La campagne m'appelle, deux cents bras travaillent sous mes yeux, je bâtis, je plante, je sème, je fais vivre tout ce qui m'entourne ; *Les Saisons* de Saint-Lambert m'ont rendu la campagne encore plus précieuse... Si je ne craignais d'être un fat, je vous dirais que je mène une vie délicieuse. » La poésie est venue conforter, une fois de plus, l'idée qu'il se fait de son mode de vie, mais elle l'a élargie et socialement approfondie. L'agriculteur est devenu bâtisseur, fondateur de manufactures, créateur d'emploi et de bonheur pour le petit monde qui l'entoure. Le philosophe s'est épanoui en bienfaiteur social, ancré dans le réel.

Certes, les doléances sur le climat n'ont pas cessé, et il se plaint encore le 3 avril 1769 de « rester au milieu des neiges de l'épouvantable chaîne des Alpes », mais il ne s'agit plus là que d'un poncif, et son intérêt se porte ailleurs. L'agriculteur et manufacturier a dorénavant de plus hautes ambitions. Par l'intermédiaire de Madame du Deffand, amie de la duchesse de Choiseul, il s'efforce d'intéresser le premier ministre à son nouveau projet de création d'une petite colonie à vocation industrielle qui serait établie en territoire français à Versoix. L'activité horlogère s'y doublerait de la fabrication de soieries. Voltaire a envoyé à la duchesse une paire de bas de soie à titre d'échantillon. « Cette paire de bas », écrit-il le 6 septembre 1769 à la marquise, « c'est moi qui l'ai faite ; j'y ai travaillé avec un fils de Calas. J'ai trouvé le secret d'avoir des vers à soie dans un pays tout couvert de neige sept mois de l'année ; et ma soie dans mon climat barbare est meilleure que celle d'Italie. » L'emploi du possessif témoigne de sa fierté et de son enthousiasme : on peut donc être à la fois écrivain, philosophe, cultivateur et entrepreneur audacieux. La disgrâce et l'exil en province de Choiseul en 1771 frapperont Voltaire dans ses rêves les plus chers. Il en sera d'autant plus amer qu'il anticipait dès 1769 en voyant son projet déjà fondé dans son voisinage. Du moins l'activité agricole reste-t-elle le meilleur recours dans les heures pénibles : « Ma consolation est dans la lecture, dans la vue des arbres que j'ai plantés et du blé que j'ai semé. Si cela m'échappe, il sera temps de finir ma vie qui a été assez longue » (1^{er} novembre 1769).

Alors que la colonie de Versoix est restée une chimère, celle de Ferney prospère, à sa grande fierté, en dépit du climat qu'il ne cesse de déplorer, allant jusqu'à parler, le 11 février 1771, de son « sépulcre blanc ». Il écrit le 4 octobre 1772 à la marquise : « Quand je vous dis, Madame, que j'ai bâti une petite ville assez jolie,

cela est très ridicule, mais cela est vrai. Cette ville même faisait un commerce assez considérable; mais si on continue à me chicaner, tout périra. »

Le thème agricole reste toutefois fondamental, parce qu'il a rendu les autres possibles. Le 28 juillet 1774, il retdit à son amie parisienne : « *je fais mes moissons, je plante, je bâtis, j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire. Voilà des occupations graves* ». En dépit du poids de l'âge, il en tire bien plus que de la satisfaction, un véritable orgueil : « j'ai eu l'insolence de créer une espèce de petite ville dans mon désert, et d'y établir des manufactures qui demandent ma présence et mes soins continuels. Mes travaux de campagne sont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carrosse auprès de mes charrues; mes laboureurs n'exigent point que j'aie de la santé et de l'esprit et que je leur fasse des vers pour être mis dans le *Mercur*e » (12 août 1774).

L'ultime occurrence de cette thématique en sera la dénégration. La lassitude et la vieillesse l'emportent. Il écrit le 17 mai 1775 une de ses dernières lettres à la marquise. C'est en peu de mots le triste bilan d'une vie : « Ma colonie demande continuellement ma présence réelle. C'est un fardeau qu'il faut porter. Il est pénible. Ne soyez jamais fondatrice, si vous voulez avoir du temps à vous. Encore une fois, Madame, avalons la lie de nos derniers jours aussi doucement que les premiers verres du tonneau. Il n'y a point pour nous d'autre philosophie. »

Le rêve agricole s'était révélé décevant, en définitive, comme bien d'autres. Mais n'était-ce pas, en réalité, d'un retour à Paris qu'il rêvait dès 1775 ?

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Roland Mortier, *Le rêve champêtre de Voltaire dans ses lettres à Madame du Deffand* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < www.arlffb.be >